

PIERRE PUCHOT

LA TRAVERSÉE DU CHIEN

ROMAN

GALAADE ÉDITIONS

2

Il faut aussi que je vous parle de la Borne. En 1971, quand mes parents y ont emménagé, les derniers travaux étaient achevés depuis moins de trois semaines. C'était tout neuf, déjà étroit. Un trois pièces cuisine de soixante-cinq mètres carrés, l'un des sept cent quatre-vingt-dix appartements du même type, parmi les trois mille six cent quatre-vingt-cinq logements construits dans un triangle de quatre-vingt-dix hectares, bordé par la RN445 à l'ouest, la D130 au sud, et l'A6 au nord-est.

Ne voyez pas la Borne comme une cité, une barre avec ses cages d'escaliers qui puent. La Borne, c'est quinze mille personnes, une presque-ville rattachée à la terre par une longue étendue d'herbe molle, une avancée urbaine irrémédiable, un îlot dans le flot massif de véhicules en perpétuel transit. Deux des sept «quartiers» d'origine ont d'ailleurs pris le nom de Ville-Haute et Ville-Basse. Moi, j'habite le quartier des Radars, près de la RN445.

Mon immeuble, c'est celui de tout le monde : à l'extérieur, une pâte de verre bleu piscine ponctuée de motifs blancs, gris ardoise à l'occasion pour certaines zones de la Borne. Un hommage paraît-il aux «ciels de traîne typiques de l'Île-de-France», c'est la notice Wikipedia – vous savez ces ciels tachetés parfois, quand les nuages forment de multiples petites boules de coton, donnant au ciel l'apparence d'un tapis de bain.

Voilà, j'ai l'impression d'habiter dans une immense salle de bain, de traîner sur le carrelage comme un savon, un gant de toilette plutôt. Peut-être aussi que c'est dû à l'humidité. En 1985, je venais de naître, nous avons dû déménager pour la première réhabilitation de l'immeuble, moins de quinze ans après sa construction. Depuis, la Borne accumule les distinctions : « îlot sensible régional » dès 1982, puis « zone urbaine sensible », nous bénéficions d'un traitement de faveur. SOS Médecins ne répond plus aux demandes d'intervention sur place, Chronopost ne livre plus les colis, la bibliothèque du centre ne reçoit plus les livres qu'elle commande. Sur l'une des places de La Balance, un autre secteur de la Borne, l'un de nos poètes locaux a écrit :

« Dans ta ville tu me blesses, dans la mienne je te tue. »

Voilà pour le premier contact.

Je suis injuste avec la Borne. C'est grâce à elle que j'ai rencontré Mathilde. C'est à cause de Mathilde que j'en sais autant sur la Borne.

La première fois que je l'ai vue, je ne savais d'ailleurs pas qu'elle s'appelait Mathilde puisque je ne la connaissais pas, bref, ce matin-là, j'étais perché sur la pointe des pieds contre la fenêtre du salon, en train de disperser mes cendres dans les géraniums de ma mère pour les faire crever.

À 11 : 06, disaient les chiffres rouges du radoréveil en plastique gris de mon père, Mathilde attendait en bas à droite de ma fenêtre, une jambe repliée sous sa fesse droite, fumant une cigarette et scrutant son téléphone, là, contre le mur de mon bloc, juste quand ce mur se met à zigzaguer selon le principe de l'architecture locale qui tient à ce que rien ne soit droit, ce qui m'obligeait à me pencher pour examiner plus en avant la visiteuse.

À 11 : 07, ses cheveux châtain clair magnifiquement peignés me faisaient déjà pas mal

d'effet. Bon, il y avait la finesse de ses mains, de ses poignets, je m'en aperçus à 11 : 08, de ses épaules que l'on devinait si fragiles et fières, si hautes, sous sa chemise de lin bleu roi, chemise qui tentait de cacher sans grand succès une poitrine équilibrée, épanouie, deux demi-sphères parfaites, suspendues dans l'apesanteur, des seins comme ceux de ma camarade de classe 3^e B, Marta Baude, dont j'avais pris la mesure et surtout l'importance en cours de sciences naturelles, nous étions sur la même rangée, j'avais tourné la tête au parfait moment, elle s'était légèrement cambrée, petit et malingre à l'époque, je n'avais aucune chance mais j'aurais dû tenter quelque chose, pour le principe, pour pouvoir oublier, j'y pense souvent depuis.

À 11 : 10, j'étais en train de me demander si je la connaissais et d'où, cette fille qui me rappelait la poitrine de Marta, lorsqu'elle leva la tête, puis se tourna vers moi. Elle avait vu que je l'avais vue. Pire, elle avait vu que je la regardais, j'étais piégé, je devais dire quelque

chose ou baisser les yeux, me taire, accepter définitivement de disparaître de sa vie, la perdre sans rien tenter, tout comme j'avais perdu les seins de Marta, pour toujours. Avoir l'air lâche en plus. Impossible.

«J'ai rendez-vous, me dit-elle avant que j'aie pu ouvrir la bouche.

— Avec qui ?

— Avec la famille Pignard.

— Ils sont partis les Pignard, je lui réponds spontanément, comme si j'en savais quelque chose, jamais entendu ce nom de ma vie. Ils ne reviendront pas avant la fin de soirée.

— Ah, elle fait, bon.

— Mais je vais vous aider. Vous n'êtes pas d'ici, vous cherchez quoi exactement ? »

Seulement, le temps de descendre, elle a déjà disparu. C'est une rapide, je l'ai vu tout de suite.

Un matin, trois jours plus tard, on frappe à la porte. Mathilde, sur mon palier.